

Ce que « Tomber en embuscade » veut dire **Ethnographie des frontières du monde privé en milieu populaire rural**

Ma communication portera sur l'usage de cette expression « tomber en embuscade », en comparant l'analyse qu'en a faite Françoise Zonabend il y a 40 ans et celle que j'ai pu proposer à partir d'une autre enquête ethnographique en milieu populaire rural. Mon argument (présenté dans cet article¹) est que l'évolution sémantique de l'expression anodine « tomber en embuscade » en dit long sur les redéfinitions des frontières entre monde privé et interconnaissance locale. Elle traduit aussi l'importance des formes électives des modes d'appartenance. Avoir « des potes sur qui compter », être reconnue (une « bonne réputation) par un groupe d'amis est primordial et détermine fortement les usages des territoires, les positionnements sociaux, les stratégies de vie, notamment dans des contextes critiques où l'emploi se fait rare. Dès lors, le foyer est un lieu par lequel on entretient sa place dans ces collectifs d'appartenance. Par ailleurs, le sens de cette expression de tomber en embuscade, sous sa forme actuelle, montre comment la domination masculine et les inégalités structurelles entre hommes et femmes, dans ces espaces, se retraduisent dans les usages des foyers bien que ces lieux soient parfois considérés comme dévolus et (donc...) contrôlés par les femmes. Sur l'embuscade, Françoise Zonabend écrivait dans les années 1970 que celle-ci « peut rassembler presque tous les hommes mariés du village, comme aussi des célibataires endurcis. Commenant au café, l'embuscade passe ensuite de maison en maison, forçant cette clôture des foyers, cette vie familiale toute fermée sur elle-même (...). En cette unique occasion, la maison s'ouvre vers le groupe villageois qui, de la sorte, s'arroge le droit de surveiller la vie privée des couples, de juger et punir des comportements individuels asociaux : le pillage de la maison sera d'autant plus grand que le maître de maison est réputé pingre, le chahut de l'épouse d'autant plus fort qu'elle passe pour avoir mauvais caractère. En fait, à travers "l'embuscade", la communauté exerce son contrôle social »².

Or, il me semble que les choses ont un peu évolué. En effet, à partir de mon enquête ethnographique menée à quelques kilomètres du terrain de Zonabend, j'ai pu observer que le foyer accueillait les amis de façon banale. Sauf à considérer les amis qui « squattent le canapé » plusieurs soirs par semaine comme des membres de la famille, ce n'est plus seulement le « groupe familial restreint » qui se « replie » sur le foyer. Aussi ce lexique du « repli » pourrait faire oublier qu'il s'agit là d'une sociabilité collective, valorisée par ceux qui y participent, avec des enjeux de reconnaissance allant du foyer jusqu'à l'interconnaissance locale. Plus encore, ce ne sont plus les hôtes, mais bel et bien les invités qui parlent de « tomber dans une embuscade » lorsque, passés boire l'apéritif chez l'un de leurs amis (vivant en couple), ils en repartent ivres plusieurs heures plus tard ou parfois même le lendemain. Le sens de l'expression s'est ainsi inversé, et il s'agit de montrer comment et pourquoi. Les hôtes ne sont plus ceux qui sont « pris au piège » de la visite. Ils cherchent au contraire à retenir chez eux les convives et les seules éventuellement contrariées par cette situation sont les femmes, du moins certaines d'entre elles. En effet, cette sociabilité dans les foyers conjugaux, qui correspond concrètement à une présence des hommes du groupe dans le lieu de vie dévolu au couple, ne va pas sans générer des tensions entre « le groupe de mecs » et les femmes, surtout l'hôtesse. En occupant le foyer « entre potes », en s'alcoolisant ouvertement souvent contre l'avis de celle qu'ils appellent ironiquement « la patronne », les hommes ont tendance à s'imposer là où la conjointe est censée avoir un peu de pouvoir. De plus, cette fois comme l'avait déjà remarqué Zonabend, le contrôle social (via l'intrusion dans l'intimité) par ceux qui passent est toujours ressenti, surtout par les conjointes.

¹ Benoît Coquard, « " Nos volets transparents ". Les potes, le couple et les sociabilités populaires au foyer », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5/2016 (N° 215), p. 90-101.

² Françoise Zonabend, *La Mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, PUF, 1982, p. 204.

Plus largement, en questionnant ces frontières fragilisées entre vie conjugale privée et sociabilité amicales localisées dans les foyers, ma communication entend argumenter dans le sens d'un glissement vers des logiques d'appartenances électives, par le biais des « bandes de potes » ou des « clans ». Dans le canton de Fontbourg en Haute-Marne, où s'est déroulée mon enquête, ce phénomène n'est pas sans lien avec la disparition de structures d'encadrement de la sociabilité populaire comme l'usine, les cafés et les associations du canton, ainsi qu'une période de montée du chômage et d'arrivée des drogues telles que l'héroïne dans les années 1990-2000. Les jeunes du coin, surtout ceux sans emploi, sont devenus « ceux qui traînent dans les rues » et ont expérimenté une stigmatisation progressive de leurs sociabilités au « dehors ». Dès lors, c'est en partie par opposition au « dehors » de l'interconnaissance subie que « la maison » est utilisée comme un espace de « desserrement du contrôle social »³ et de « recul de la vie répressive »⁴. « À la maison, on peut dire tout ce qu'on veut » entre personnes « de confiance », explique une enquêtée, qui sait, pour en avoir souffert durant son adolescence, que « dans le village » peuvent circuler « des ragots qui te donnent une sale réputation », d'autant plus lorsqu'il s'agit d'une jeune femme.

Dès lors, même si les rapports de genre profondément inégalitaires qui structurent le foyer se rejouent à l'occasion de ces sociabilités « chez les uns les autres », celles-ci ont aussi une fonction protectrice. Matériellement, pour ces jeunes hommes et femmes souvent ouvriers et employés dans les petites entreprises du bâtiment, l'industrie métallurgique ou le secteur de l'aide à la personne, mais aussi chômeurs (surtout les jeunes femmes), la « bande de potes » permet de mettre en place des solidarités et des alliances restreintes, en réponse à une mise en concurrence accrue sur un marché du travail devenu tendu et aux conflits interpersonnels qui en résultent. L'enquête au sein des groupes d'amis permet ainsi d'infléchir les thèses médiatiques sur « le repli » ou la montée de « l'individualisme », notamment parmi les classes populaires, sans pour autant être aveugle aux divisions internes à ces classes dans un contexte de précarisation des conditions.

³ Michel Verret, *L'espace ouvrier*, Paris, Armand Collin, 1979, p.101.

⁴ Olivier Schwartz, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990, p.522.